DISSERTATION MÉDICO-PHILOSOPHIQUE N° 238.

SUR

LA CONTINENCE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 17 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR CLAUDE-FRANÇOIS ANDREVETAN, de La Roche, en Savoie, province du Faucigny.

Le sage use toujours sobrement du plaisir;
L'insensé s'en enivre et n'en sait pas jouir.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur*. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, *Examinateur*.
Clinique médicale	CAYOL, *Suppléant*. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER, *Président*.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER, *Examinateur*. / DUBOIS. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled, *Examinateur*.
Bayle.	Dubois.
Berard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon, *Suppléant*.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie, *Examinateur*.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

DE MON PÈRE

ET

DE MA MÈRE.

Regrets éternels !

A MES FRÈRES ET A MES SOEURS.

O vous qui dans le sein d'une mère chérie
Puisâtes comme moi les sources de la vie,
Héritiers généreux de l'amour paternel,
Je vous offre du mien un gage solennel.

C.-F. ANDREVETAN.

DISSERTATION MÉDICO-PHILOSOPHIQUE

SUR

LA CONTINENCE.

Je définis la continence (mot dérivé du substantif latin *continentia*, qui a la même acception et qui dérive du verbe *continere*, *contenir*, *réprimer*) : la privation volontaire des plaisirs de l'amour physique.

J'ai ajouté au mot *privation*, l'adjectif *volontaire*, qui exclut les plaisirs dont sont souvent accompagnées les pollutions nocturnes chez les personnes continentes, et au mot *amour*, celui de *physique*, pour le différencier de l'amour platonique.

Se soustraire à la loi commune imposée par la nature aux êtres organisés n'est pas le propre d'une âme ordinaire. Telle est cependant celle qui est nécessaire à qui s'impose l'obligation de la continence.

Tout ce qui respire est soumis à l'empire de l'amour : c'est par lui que l'Univers brille de l'éclat d'une jeunesse éternelle,

> Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
> Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
> Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.
>
> Virg., Géorg., l. 3, v. 244 (traduc. de Delille.)

> Passant, voilà ton maître,
> Il l'est, le fut, ou le doit être,

écrivit un jour Voltaire sur le piédestal de la statue de *Cupidon*.

Non, personne ne parcourt la carrière de la vie sans payer au moins d'un soupir un tribut à l'amour. L'enfance seule échappe à ses atteintes : si elle était en proie aux passions de la jeunesse, faible et sensible, elle en serait bientôt dévorée. La nature prévoyante a écarté du sein de l'enfant les orages qui devront plus tard l'agiter. La mutinerie et la jalousie auxquelles il est parfois sujet sont bien moins le résultat de son organisation que le fruit d'une éducation mal dirigée. La nutrition développe rapidement les organes plus nécessaires à la vie que ceux de la génération, pour les préparer à la révolution qui doit s'opérer plus tard dans l'organisme en faveur de ces derniers. Les organes caractéristiques de chaque sexe existent déjà bien dans l'enfance, mais ils existent sans force ni vigueur. Bientôt ils deviennent le siége d'un afflux plus considérable de sang qui les excite et les développe; il s'y établit une nouvelle fonction, qui fait naître de nouveaux besoins.

La jeune fille en passant de l'enface à la nubilité, naguère insouciante, entraînée par goût à de folâtres jeux, devient pensive et sujette à une vague inquiétude; une teinte de mélancolie se mêle à toutes ses actions; souvent distraite, elle entend mal les discours qui lui sont adressés et y répond de même; la maison paternelle a perdu pour elle tous ses charmes; elle aime à se promener dans les lieux solitaires. Paraît-elle en présence d'un jeune homme capable de fixer ses désirs incertains, ses joues se colorent aussitôt du rouge de la pudeur; ses yeux timides n'osent se fixer sur lui; si parfois ils rencontrent les siens, elle les abaisse ou les dirige vers un autre objet; de son sein s'exhalent des soupirs; ses réponses, non moins que son maintien, décèlent par leur désordre son affection naissante.

Le jeune homme, plus pétulant, plus libre dans la manifestation de ses sentimens, a peine à concentrer en lui-même l'ardeur qui l'embrase. La présence d'une jeune beauté émeut tous ses sens; s'il touche ses vêtemens, un doux frémissement parcourt tous ses membres; le son de sa voix charme son oreille, et y retentit encore long-temps après

qu'il s'est éloigné d'elle ; le feu de l'amour anime son regard, et donne à ses mouvemens une vivacité surprenante.

La continence absolue, la persistance de l'état que je viens de décrire est-elle compatible avec celui d'une santé parfaite? Je pense que oui, dans le plus grand nombre des cas du moins. Pour résoudre cette question, j'invoquerai les secours de l'observation, de l'analogie et du raisonnement. Mais auparavant, voyons à quelle époque s'établit la puberté.

Cette époque peut être comprise entre les deux âges extrêmes de la vie; mais elle varie considérablement suivant le sexe, les latitudes, les tempéramens, l'éducation et le régime. Dans les pays tempérés, elle arrive, en général, vers l'âge de quatorze à quinze ans pour les filles, et de seize à dix-sept pour les garçons; tandis qu'elle peut être avancée ou retardée de trois ans à peu près dans les régions australes ou septentrionales. Les hommes n'ont pas toujours conformé leurs institutions aux lois établies par la nature pour l'union des sexes. L'époque du mariage a beaucoup dépendu chez les différentes nations du besoin de l'état ou du caprice des législateurs. A Lacédémone, en vertu d'une loi de *Lycurgue*, le mariage était défendu aux hommes avant l'âge de trente-sept ans révolus, et permis aux femmes à leur dix-septième année. *Platon* l'ordonne à trente ans pour les hommes, et à dix-sept pour les femmes.

Aristote prescrit trente-sept ans pour les premiers, et dix-huit pour les dernières. Chez les Romains, les hommes étaient autorisés par la loi *Popea* à se marier dès l'âge de quatorze ans, et les femmes dès celui de douze. Avant la révolution de 1789, on se conformait en France à cette loi, et l'on s'y conforme encore aujourd'hui dans les États du roi de Sardaigne. D'après le Code civil, les garçons peuvent se marier à dix-huit ans, et les filles à quinze.

Je n'ignore pas les préventions que j'ai à combattre pour résoudre affirmativement la question que je me suis proposée. Je rencontre peu de personnes, même parmi les médecins instruits, qui ne traitent d'absurde la continence absolue. Il est aussi des auteurs fort recom-

mandables qui m'accableraient du poids de leur autorité, si j'étais moins pénétré de la vérité que je vais chercher à démontrer.

Monsieur F...., d'une constitution débile et d'une santé chancelante, pendant les trois premières années de sa vie, ne permettait pas à ses parens d'espérer qu'ils pussent un jour l'élever. Dès qu'il put faire usage de ses jambes pour prendre part aux jeux des enfans de son âge, il s'exerça beaucoup à la lutte et à la course. Il atteignit sa seizème année, ayant acquis une constitution à l'épreuve des veilles et des travaux les plus opiniâtres. Soustrait souvent aux regards de ses parens, et plus tard à ceux d'un maître moins occupé de son élève que de ses propres affaires, il fut exposé à la contagion des mauvais exemples. Honteux de se voir rebuté par de plus jeunes que lui à cause de son ignorance, il consentit, moins par goût que par désir de gagner l'estime de ses compagnons de plaisir, à étudier les élémens de la langue latine.

Au commencement des vancances, rappelant dans sa mémoire ce qui s'était passé au collége de plus remarquable, il fut frappé d'une question indiscrète, il est vrai, mais dictée par le zèle de son directeur spirituel. Il lui avait demandé si des attouchemens qu'il s'était permis avaient été accompagnés de plaisir. Le jeune homme ne put résister au mouvement de curiosité, et voulut constater si la demande qui lui avait été faite avait quelque fondement. Je ne me complairai pas dans la peinture des sensations vives qu'il éprouva. A dix-sept ans, la puberté était assez avancée, pour qu'il n'éprouvât pas, au suprême degré, l'impression de plaisir qui accompagne une première évacuation provoquée de liqueur séminale. Le trouble apporté dans ses sens et sa raison fut augmenté par un mouvement de terreur. Il crut que sa machine se détraquait et que l'heure de la mort était arrivée. Le calme ayant succédé à cet état, il crut avoir fait une découverte inconnue à ses semblables. Mais la réflexion retraçant à son esprit les propos licencieux qu'il avait autrefois entendus, et les manœuvres coupables auxquelles il avait vu se livrer certains individus dans le bain, ne tarda pas à le tirer de son erreur, en le persuadant qu'il n'était pas

seul dépositaire de ce secret. Puni de sa curiosité par ses remords, il se sent plus disposé à s'en défier, sans prévoir combien il aurait de combats à livrer à sa passion naissante pour la dompter. Il ne pensait pas que les aiguillons du besoin se feraient sentir plus vivement qu'auparavant.

L'appareil générateur venait de signaler son aptitude à de nouvelles fonctions; mais le travail qui lui est confié ne s'accomplit plus avec le calme ordinaire. Trois jours après cette première perte, s'étant mis en route avec une personne pour se rendre dans une ville distante de cinq lieues, il éprouva une érection violente et fort incommode, entretenue par la chaleur atmosphérique et le frottement des cuisses. Il n'éprouva presque aucun relâche pendant la marche, très-pénible pour lui en ce moment; il avait peine à se contenir en présence de son compagnon de voyage; il fut plusieurs fois tenté de s'en séparer sous quelque prétexte, pour mettre fin à cet état incommode par une évacuation. Il arriva enfin au terme tant désiré où il put se la procurer en secret et sans contrainte. C'est alors qu'il sentit tout le poids des chaînes qu'il s'était données lui-même; son caractère s'agrit et devint très-inégal. L'insouciance dans laquelle il avait toujours vécu fit place à de tristes réflexions qui empoisonnaient son existence. Il devint sérieux et solitaire : s'il fréquentait parfois ses compagnons d'étude, c'était pour s'entretenir avec eux des plaisirs auxquels ils étaient initiés depuis plus long-temps que lui. Il leur entendait répéter souvent qu'on ne pouvait pas plus résister à ce besoin qu'à celui de la faim ou de la soif; ces paroles le consolaient un peu, mais ne rassuraient pas sa conscience alarmée.

La nature semblait réclamer ses droits toutes les semaines. Imbu des maximes de la religion, vainement il en implorait les secours : les conseils de la raison n'étaient pas plus puissans. Il était rare qu'il pût réprimer le sentiment du besoin au-delà de la quatrième semaine : alors une vigueur inconnue répandue dans tout son être, les peintures lascives qui se succédaient dans son imagination éloignaient de son esprit les meilleures résolutions ; le physique triomphait constamment du mo-

ral. S'étant aperçu que l'exercice de l'intelligence était propre à affaiblir la violence des appétits vénériens, il se consacra tout entier à l'étude. Il parvint bien à reculer jusqu'à deux mois le terme fatal; mais l'importunité des désirs qui se succédaient rapidement, se joignant à leur violence, suggérait toujours au malheureux l'onanisme comme le plus prompt moyen de faire cesser cette guerre intestine. Tantôt il s'autorisait à la commission de cet acte de l'impossibilité de résister plus long-temps, s'estimant le plus passionné de tous les hommes, et regardant comme hypocrites ceux qui lui prêchaient la nécessité de la continence; tantôt, entrant en fureur contre lui-même, il se tordait les bras et se frappait les parties génitales : il eût désiré perdre les attributs de son sexe. Une circonstance, peu importante dans le fond, donna à sa volonté un degré de force que rien ne put faire fléchir. Un catarrhe bronchique qu'il attribua à ses pernicieuses habitudes, l'alarma sur sa santé. Il se crut atteint des symptômes précurseurs d'une maladie connue vulgairement dans son pays sous le nom de *d'hétisie* (*phthisie pulmonaire*), à laquelle il avait vu succomber quelques jeunes gens, tristes jouets de leurs passions effrénées pour l'onanisme. Il se pénétra bien de la nécessité de réformer sa conduite, et se traça les règles suivantes, dont il ne s'écarta pas : s'occuper sans relâche de l'objet de ses études; lire dans le lit jusqu'à ce que le sommeil vînt le surprendre; se lever aussitôt qu'il serait réveillé; et dès que le besoin se ferait sentir, se promener en public pour éviter d'y succomber. Son esprit, avide d'instruction, dévore avec une infatigable activité les écrits des anciens philosophes. Nourrie de leurs sages maximes, son âme reste inébranlable au milieu de la tempête des passions. Le Tasse et Racine, par la magie du coloris poétique, lui arrachent tour à tour des larmes d'attendrissement, et lui font trouver dans la vie un charme ravissant. Son enthousiasme, son délire, sa folie allaient si loin, qu'on le surprit plus d'une fois embrassant passionnément ses livres dont il faisait son idole. Pendant le repas, à la promenade, il s'occupait de lecture. Le soin qu'il prenait à éviter tout ce qui pouvait le distraire de ses occupations rendit souvent son amitié suspecte à ses amis.

Le germe du vice qu'il s'efforçait d'extirper fut en quelque sorte étouffé par une vie aussi laborieuse. Son sommeil, le plus souvent paisible, était quelquefois troublé par des songes érotiques, qui se terminaient ordinairement par une éjaculation. Réveillé aussitôt, il en arrêtait le cours par le seul effort de sa volonté, regardant comme impur un plaisir auquel son cœur n'avait aucune part. Comme cette émission spermatique était incomplète, elle se renouvelait tous les trois ou quatre jours. Enfin l'aveugle préjugé cédant son empire à la raison, le jeune homme la jugea nécessaire, et lui laissa un libre cours. La nature, féconde en ressources, le soulageait des tourmens de l'amour par des évacuations nocturnes dont le retour avait lieu à peu près tous les quinze jours, rarement plus tôt, le plus souvent plus tard. Les précautions dont j'ai parlé ont paru moins risibles à lui qu'à ses amis, auxquels son cœur fut toujours ouvert. Il leur rendait amicalement avec usure plaisanterie pour plaisanterie, et insulte encore chaque jour aux fers qui les retiennent captifs.

Pendant l'espace de onze mois que durèrent ces pernieuses habitudes, il n'usa que trente et une fois du supplément. Depuis plus de dix ans il passe dans les études et le commerce de l'amitié une vie dont rien n'altère la félicité. A peu près toutes les trois semaines, il éprouve des pertes séminales accompagnées de songes voluptueux, pendant le sommeil le plus paisible, avec ou sans érection. L'engourdissement de ses parties génitales est tel pendant l'hiver, qu'il a vu plus d'une fois deux mois s'écouler sans éprouver la plus légère turgescence du pénis. Il l'attribue à l'action du froid et à la contention plus grande de son esprit.

Le sentiment du plaisir n'est cependant pas éteint en lui. Au printemps, il se sent doucement agité par l'amour, qui se glisse malgré lui dans son cœur; mais ce n'est plus ce feu dévorant qui s'attachait auparavant à ses entrailles. Si la victoire remportée sur ses sens lui a coûté des efforts, il convient ingénuement qu'il n'a pas beaucoup de mérite à la conserver : l'habitude est devenue pour lui une seconde nature.

M. *Louis Capelli*, professeur de clinique médicale et de pathologie

interne à la Faculté de médecine de Turin, ne manque jamais de dire, quand il traite des plaisirs de l'amour : « *Cujus illecebras adhuc ignoro.* »

A plus de soixante-douze ans, il conserve, malgré les travaux du cabinet et une clientelle étendue, la verdeur d'un homme de quarante ans. Son intelligence n'a rien perdu de son activité, de sa gaîté, ni de sa vivacité première ; son affabilité, ses prévenances lui concilient tous les cœurs : homme généreux, il est si peu attaché à l'argent que, de l'aveu de tous ses élèves, il ne connaît pas la valeur des monnaies.

Tels sont les fruits de sa tempérance.

Newton, le flambeau de l'astronomie moderne et la gloire de son siècle, mourut vierge à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il naquit lui-même neuf mois après le retour de son père d'un voyage maritime qu'il avait entrepris dans l'Inde, et pendant lequel il avait gardé scrupuleusement la foi conjugale.

« Le père de Montaigne, dit Rousseau, homme non moins scrupuleux et vrai que fort et bien constitué, jurait de s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir servi long-temps dans les guerres d'Italie, et l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur et quelle gaîté conservait le père à plus de soixante ans. »

« Xénocrate, dit *Bayle*, avait acquis un tel empire sur ses passions, » qu'une très-belle courtisanne, qui avait juré de le faire succomber, » perdit sa gageure, quoiqu'ayant eu la liberté de se coucher auprès » de lui, elle eût pu mettre en usage tous les tours de son métier pour » l'animer à jouir d'elle. » La retenue du philosophe, dont quelques-uns doutent encore, est-elle plus surprenante que celle de Boleslans, roi de Pologne, et de Kingue, sa femme, qui avouèrent d'un commun accord avoir couché ensemble le jour même de leurs noces et avoir conservé leur chasteté pour la rendre plus méritoire. Boleslans reçut à cause de cela le surnom de *pudique*, comme on peut le voir dans *Cramer*. Zénon, le seul que les magistrats d'Athènes, pour rendre hommage à ses vertus, aient dispensé du serment quand il était appelé en témoignage, n'eut affaire à femme qu'une fois en sa vie, encore fut-ce par civilité, pour ne pas paraître dédaigner trop obstinément le sexe.

Les Esséniens, une des quatre sectes des samaritains, rejetaient les voluptés aussi bien que le mariage; quelques-uns d'entr'eux consentaient à prendre une femme dont ils n'approchaient plus dès qu'elle était enceinte, témoignant ainsi que le désir de donner des enfans à l'état, et non la volupté, les engageaient dans les liens conjugaux.

Au royaume de Congo, d'Angole et de Matamba, lorsque le chistombo (grand-prêtre) s'absente pour visiter les pays de sa domination, on est obligé, sous peine de mort, de garder la continence. (*Helvétius*, de l'Esprit, discours 11, chap. 14.)

Haller dit avoir observé l'atrophie des testicules sur des cadavres de pieux sénobites qui, durant leur vie, n'avaient jamais cessé sans doute d'être fidèles à leurs vœux et aux préceptes de leur religion.

Galien avait aussi fait la même remarque.

« *Cantoribus et athletis, qui jam indè ab initio nullam vitæ partem* « *veneris illecebris contaminaverunt, nullam admittentes hujusmodi vel* « *cogitationem vel imaginationem, iis pudenda exilia et rugosa, veluti* « *senibus fiunt.* »

On voit par ces exemples que non-seulement des individus, mais encore des masses d'hommes ont vécu dans une continence absolue, ou presque absolue sans compromettre leur santé. Il suffirait d'un seul cas de continence chez un homme bien constitué pour en étendre la possibilité à la presque totalité des hommes. De ce qu'une vertu est difficile à pratiquer, il ne faut pas conclure qu'elle est impossible, mais qu'elle doit être d'autant plus rare qu'elle demande à l'homme plus de violence. Je ne m'étonne pas si la continence, la plus difficile de toutes les vertus, est aussi la plus rare.

La physiologie comparée ne confirme-t-elle pas tous les jours sous nos yeux la vérité des observations recueillies sur l'homme? Quand on laisse passer l'époque du rut chez les bêtes fauves sans les accoupler, on ne voit pas qu'elles en meurent ou vivent moins vigoureuses. J'ai vu des chiens dans des fermes isolées vieillir sans connaître aucun animal de leur espèce, et cependant ne perdre rien ni de leur force ni de leur gaîté caressante. Combien de chasseurs ne permet-

tent jamais à leurs chiens d'approcher la femelle, de peur de les énerver ou de multiplier leur race; combien d'animaux, réduits à l'état de domesticité ou retenus enfermés dans des ménageries, sont condamnés à vivre éloignés de leurs mâles ou de leurs femelles.

On a objecté, comme propres à infirmer ces preuves en faveur de la continence, les évacuations que se procurent artificiellement certains animaux. Qu'importe que des chiens, dressés peut-être par leurs maîtres, ainsi que j'en ai vu, ou que des singes, animaux éminemment imitateurs et qui se copient tous, se livrent à une dégoûtante lubricité : ces derniers animaux n'ont-ils pas dans la conformation de leurs mains un instrument de plaisir? Loin de croire que cette manœuvre soit nécessaire à leur santé, je suis, au contraire, porté à penser, par analogie, qu'elle contribue beaucoup au développement de la phthisie qui dévore leurs poumons. D'ailleurs les animaux qui trouvent ainsi le moyen de se satisfaire, sont en bien petit nombre; dans tous ces cas, ce qui est possible au mâle ne l'est pas à la femelle, dont les organes génitaux ne font pas saillie à l'extérieur.

Mais que devient chez les animaux adultes la semence qui afflue des testicules dans les vésicules destinées à lui servir de réservoirs? Aucune observation ne constate qu'elle soit poussée au dehors par un mouvement spontané, comme cela arrive à notre espèce pendant les illusions des songes. On attribue ce privilége, accordé à l'homme seul, à la vivacité de son imagination, à sa grande sensibilité, aux alimens succulens dont il se nourit, enfin à la faculté qu'il a de se coucher sur le dos.

Meckel, dit *Mahon*, ne pouvant supposer que la résorption de la semence se fît par les vaisseaux absorbans déjà connus, en a cherché d'autres et en a découvert de fort considérables, auxquels il a attribué cette fonction; d'où il conclut qu'on ne doit guère s'inquiéter de la trop grande quantité de matière séminale qui peut s'accumuler soit chez l'homme, soit chez les autres animaux.

C'est aussi le sentiment du célèbre *Haller*. Quelques-uns pensent que ce fluide peut s'écouler pendant l'émission des urines avec lesquelles ils se mêlerait. Il ne répugne pas de croire que l'odeur forte

qu'exhalent certains animaux, et notamment le bouc, depuis qu'ils sont devenus aptes à la fécondation, soit une émanation du sperme disséminé dans l'économie après avoir été résorbé.

On sera bien moins embarrassé encore pour trouver chez l'homme des voies d'élimination au sperme. A mesure qu'il s'accumule dans les vésicules séminales, la partie la plus ténue, la plus fluide est attirée par les vaisseaux absorbans, et poussée à la surface du corps par les pores exhalans, avec la sueur et la perspiration cutanée. De là cette odeur de mâle, d'autant plus prononcée, en général, que l'homme dont elle émane est plus continent. La partie la plus épaisse et la plus visqueuse trouve une issue au dehors, à travers les canaux éjaculateurs et le canal urétral pendant les rêves érotiques, ou sans que l'homme en ait conscience.

J extraits de l'Onanisme de *Tissot* le précis des opinions que se sont faites sur le sperme d'illustres médecins. Sils diffèrent d'opinion sur son origine, tout du moins s'accordent-ils à le regarder comme une liqueur infiniment précieuse. « La semence de l'homme vient, dit *Hippocrate*, de toutes les humeurs de son corps, elle en est la partie la plus importante; ce qui le prouve, c'est la faiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que soit la dose qu'ils en perdent. » *Galien* adopte ces idées. « Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres. En perdant la semence, dit-il ailleurs, on perd en même temps l'esprit vital; ainsi il n'est point étonnant qu'un coït très-fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur. » *Aristote* l'appelle « la partie la plus perfectionnée de nos alimens, qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui la produit. » *Pythagore* dit : « C'est la fleur du sang le plus pur. » *Alcmeon*, son élève, la regardait comme une portion du cerveau. *Platon* envisageait cette liqueur comme un écoulement de la moelle de l'épine. *Démocrite* pensait comme *Hippocrate* et *Galien*. *Epicure*, homme d'une continence exemplaire, regardait la semence comme une parcelle de l'âme et du corps, et fondait sur cette idée les préceptes qu'il donnait de

la conserver soigneusement. « L'on comprend aisément, dit *Hoffmann*, comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau et les testicules, puisque ces deux organes séparent du sang la liqueur la plus subtile et la plus exquise, qui est destinée à donner la force et le mouvement aux parties, et à servir même aux fonctions de l'âme. Aussi est-il impossible qu'une dissipation trop abondante de ces liqueurs ne détruise pas les forces de l'âme et du corps. « Le liquide seminal, dit-il ailleurs, se distribue, comme les esprits animaux séparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps; il paraît être de la même nature; de là vient que plus on en dissipe, moins il se sépare de ces esprits. » M. de *Gorter* pense de même. Nos contemporains, après eux, n'ont pas moins bien constaté les effets de cette liqueur bienfaisante répartie dans tous nos organes avec le sang qu'elle enrichit; elle y entretient une heureuse chaleur, et facilite le jeux des organes. L'impression de ses molécules dissipe les langueurs du corps, y fait naître le sentiment de la vigueur et de la force physique. Le sang, plus réparateur, entretient au dedans la régularité des fonctions et au dehors la fraîcheur du coloris. L'acte de la copulation est plus constamment suivi de la fécondation. Cet énergique stimulant par son action constante rend l'esprit capable d'une attention soutenue, exalte l'imagination, et enflamme d'une ardeur guerrière l'esprit des combattans; les poètes acquièrent une conception plus facile, une intelligence plus féconde, et les idées leurs apparaissent plus lumineuses. J'estime qu'un jeune homme continent, à qui la nature aurait accordé quelques talens qu'il aurait cultivés, écraserait à trente ans tous ses rivaux sous le poids de sa supériorité.

Aussi dans tous les siècles, les hommes les plus distingués par leurs éminentes qualités et par l'étendue de leur conception, les plus grands philosophes, les hommes les plus érudits ont pratiqué la continence ou ont été très-sobres dans les plaisirs sensuels. On m'opposera peut-être quelques grands capitaines qui se sont acquis une gloire méritée; mais ces exemples sont rares, et n'infirment pas mon opinion. Encore, sont-ils bien constatés? Ne conviendrait-il pas mieux

d'attribuer ces imputations à l'envie, qui s'est toujours plue à déchirer la réputation des grands hommes. Au reste, il est des personnes sur lesquelles la nature semble avoir épuisé tous ses dons : courage, force, génie ; elles ont tout reçu de ses mains prodigues, et peuvent abuser impunément d'une ou de plusieurs de ces qualités sans nuire à aucune d'elles. Les athlètes et les gladiateurs acquéraient par la continence une force et un courage étonnant. Tout le monde connaît la force prodigieuse de Milon de Crotone.

Remarquons le rapport étroit établi entre la formation de la semence et nos qualités physiques et morales. C'est précisément à l'époque de l'apparition de la semence dans l'économie que se montrent les plus belles d'entre elles ; elles brillent de tout leur éclat quand cette liqueur merveilleuse circule en plus grand quantité dans les vaisseaux, et disparaissent aussi avec elle. Si c'est l'âge des passions, c'est aussi celui où la raison jouit de toute sa puissance. Admirable précaution de la nature, qui a voulu faire servir la raison de contrepoids à nos appétits sensuels au moment où nous avons le plus besoin de son secours! C'est vers l'âge moyen de la vie, où la faculté génératrice acquiert son plus haut degré de puissance, que l'esprit et le corps acquièrent aussi toute leur maturité. C'est à trente ans que parurent presque tous les conquérans, que les hommes donnèrent le plus d'essort à leur génie, et que l'aliénation mentale est la plus fréquente.

Peu d'ouvrages avant ce temps sont empreints du sceau du génie. Celui qui n'a encore rien fait pour la gloire, doit se résoudre à mourir ignoré. Il ne sera pas hors de propos de plaçer à côté des avantages de la continence les meaux qu'entraînent les excès vénériens.

« *Tabes spinalis*, dit Hippocrate, *præcipuè novos nuptos libidinososque corripit, qui febre carent, optimèque comedunt, tabescunt tamen : quos si percunctaris dicunt de capite per spinam veluti formicas discurrere. Cumque mingunt vel excreant, plurimum semen genitate liquidum non prolificum progreditur, polluuntur cum dormiunt, cum uxoribus dormiant vel non, nihilque ingenerant, cumque iter faciunt vel currunt, spiritus an-*

gustia debilitasque tam magna eos corripit, uti loqui non possint : caput gravescit, aures tintinant; cum tempore, hos cum graviter febrient, mœror absumet. » « *Toto corpore,* dit GALIEN, *non solum dissolvuntur, imbecilles que fiunt, sed etiam sicci graciles, vallide cavisque oculis cernuntur.* »

Voici un fragment détaché d'un article que *Virey* a consigné sur les unuques dans le Dictionnaire de médecine : « Si les animaux après l'époque du rut sont tellement défaits et affaiblis, que leurs chairs deviennent mollasses et flasques, leurs poils, plumes, écailles, etc., muent et tombent ; si même les insectes en meurent, l'homme est aussi extrêmement débilité par de semblables excès, quoique sa faculté d'engendrer en tout temps, suite d'une nourriture abondante, répare en partie ses pertes et les lui rende moins funestes qu'aux autres espèces. » *Arétée* dépeint en ces termes l'homme épuisé : « Il marche triste, courbé, abattu, pâle et languissant, comme les vieillards ; il devient lourd, cassé, tout est relâché, énervé, refroidi, amorti ; ses membres se meuvent à peine, l'esprit tombe dans l'imbécillité, les jambes plient sous le faix, on n'a ni courage, ni force, ni goût à rien ; l'estomac n'appète plus les alimens, tous les sens s'émoussent, on est sujet à tomber en paralysie. » On observe encore que la maigreur, le marasme, les tremblemens des membres, la perte de la mémoire, les embarras inextricables dans les vicères abdominaux, enfin le dépérissement rapide de toutes les facultés physiques et morales, sont le funeste fruit des excès de volupté. On les croit encore capables de produire les scrophules, le rachitisme, la débilité des parties génitales, la phthisie pulmonaire, qui, dans les grandes villes, engloutit prématurément dans la tombe tant de jeunes gens, la paralysie de la vessie, l'atrophie des testicules, l'aménorrhée, la dysménorrhée, etc.

Je ne doute pas que le sperme, par un séjour prolongé dans les vésicules, ne puisse acquérir des vertus plus propres à remplir la fin à laquelle il est destiné.

Ne sait-on pas qu'il change de consistance, de viscosité, etc., selon que l'émission s'en fait à des époques plus ou moins rapprochées.

Pourquoi ces propriétés différentes ne donneraient-elles pas au développement de l'ovule une activité plus grande? S'il est vrai que des animalcules jouent un rôle dans le phénomène de la fécondation, ces animalcules ont des organes; mais est-il indifférent que ces organes soient bien ou peu développés? il ne me semble pas raisonnable de le croire; l'expérience vient ici confirmer la théorie. N'est-il pas, en effet, d'observation que les hommes qui abusent le plus de leurs parties génitales non-seulement sont ceux dont le coït féconde le moins souvent le germe, mais encore ceux dont les enfans sont les moins robustes et peut-être les moins intelligens. Quelle différence entre les enfans d'un voluptueux citadin et ceux du laboureur qui, fatigué par ses travaux, se couche plusieurs jours de suite auprès de sa femme sans lui payer le tribut conjugal.

Les vieillards et les adolescens, dont la puberté n'est pas encore achevée, n'engendrent le plus souvent que des enfans débiles. C'est surtout le moral que dégradent les excès dans les plaisirs vénériens. Laissons parler le philosophe de Genève. « J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure et livrés aux femmes et à la débauche étaient inhumains et cruels; la fougue du tempérament les rendait impatiens, vindicatifs, furieux; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait à tout le reste; ils ne conservaient ni pitié, ni miséricorde; ils auraient sacrifié pères et mères et l'univers entier au moindre de leur plaisir. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions tendres et affectueuses. Son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaille d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent se remplir de larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. (*Rousseau*, Émile, liv. 4.)

L'épuisement par les excès vénériens n'est pas propre seulement aux adultes. Les auteurs citent des enfans qui avaient contracté la funeste habitude de la masturbation. Cet état est d'autant plus déplo-

rable que les représentations sont au-dessus de leur intelligence. C'est le plus souvent à la corruption de leurs bonnes qu'ils doivent ce malheureux penchant. Un médecin me disait en avoir connu une qui, pour apaiser les cris d'un enfant, lui chatouillait les parties génitales. M. *Lisfranc* dit un jour à sa clinique qu'il avait été appelé dans une maison pour donner des soins à un enfant qui dépérissait chaque jour. Ne soupçonnant pas d'autres causes que l'onanisme, il recommanda d'observer l'enfant; le rapport que lui firent les parens le lendemain justifia ses soupçons. C'était à sa bonne que l'enfant devait cette pernicieuse habitude.

L'auteur de l'article *Continence* du Dictionnaire des sciences médicales rapporte ce qui suit : « J'ai connu plusieurs enfans des deux sexes chez lesquels cette funeste habitude (l'onanisme) était portée au plus haut point. Un petit garçon de quatre ans et demi, auparavant gai, vif et très-intelligent, avait totalement changé en peu de mois; son visage s'était décoloré, la gaîté l'avait abandonné, il avait perdu la mémoire avec la vivacité; ce qui ajoutait à la compassion qu'inspirait ce malheureux enfant, c'est le sentiment qu'il avait de sa misère; il sentait bien, disait-il, que cela lui faisait du mal, mais il ne pouvait pas s'en abstenir. Il se prêtait sans répugnance à toutes les précautions qu'on employait pour l'empêcher de se livrer à ce penchant, et avertissait même des moyens qu'il avait trouvés pour éluder ces précautions. Il est guéri à force de soins; son père couchait avec lui, et on lui liait les mains pendant la nuit, car involontairement pendant son sommeil il portait les mains à ses parties génitales. Enfin en unissant à cette assiduité, dont un père est seul capable, une vie agitée et aussi pleine de mouvemens qu'elle peut l'être pour un enfant de cet âge, on est parvenu à l'arracher au danger qui le menaçait, et à lui faire perdre jusqu'au souvenir de ces plaisirs.

Les glaces de l'âge ne refroidissent pas toujours l'ardeur des appétits vénériens. Voici ce que dit Saint-Augustin : « *Senex octoginta quatuor agens annos, qui religiose cum conjuge religiosâ jàm viginti quinque annos vixerat continenter ad libidinem sibi emit lyristriam.* » Thomas

Parr fut, dit-on, censuré publiquement à l'âge de cent deux ans pour cause d'incontinence.

Il est difficile de déterminer les circonstances où la continence sera salutaire ou funeste; le régime, les habitudes, le tempérament, etc., devant la rendre plus ou moins supportable. Il est des personnes qui ont un tempérament si ardent, chez qui les parties de la génération ont acquis une telle prépondérance, qu'elles ne pourraient vivre dans le célibat sans les plus graves accidens. Cet état n'est pas commun assurément. Voici ce que dit *Pline* le naturaliste sur le libertinage effréné de Messaline : « Les autres femmes se fatiguent enfin ; Messaline jamais. Cette épouse du stupide Claude, croyant remporter une victoire digne d'une princesse, choisit pour courir dans une si noble carrière la plus vigoureuse et la plus vile des prostituées, qui gagnait sa vie à cet infâme métier. Messaline triompha dans l'espace d'un jour et d'une nuit ; elle sacrifia vingt-cinq fois à Vénus. » Une femme du royaume d'Aragon alla un jour se plaindre à la reine contre son mari qui, les jours mêmes de jeûne, ne lui demandait pas moins de dix embrassemens. La reine défendit aux hommes de visiter plus de six fois leurs femmes par jour, pensant se relâcher beaucoup du besoin et des désirs de son sexe. On trouve dans le livre 3 des Causes médicales l'observation suivante, recueillie par *Balthasart Timeus*. « Un musicien d'une structure athlétique, ayant les cheveux et la figure rouges, d'un tempérament ardent, était tellement tourmenté de désirs amoureux, que l'acte vénérien répété plusieurs fois en peu d'heures ne pouvait le satisfaire. Odieux à lui-même, et craignant les châtimens que la colère divine réserve aux luxurieux, il vint implorer mon secours. Je lui fis pratiquer une saignée, et le mis à l'usage des rafraîchissans et des calmans ; je lui conseillai une diète légère, ce qui ne procura aucun soulagement. Mon avis fut alors qu'il eût recours au mariage ; effectivement, il épousa la fille forte et robuste d'un villageois; d'abord il parut s'en trouver bien ; mais peu de temps après il lassa sa femme par des embrassemens trop fréquens, et redevint aussi satyre qu'auparavant. M'étant venu demander d'autres secours, je lui recomman-

dai la prière et le jeûne. Ne se trouvant pas soulagé, il voulut se soumettre à la castration ; je pensais qu'il ne fallait point pratiquer cette opération, par rapport aux funestes effets qu'elle pourrait avoir, et qu'au moins il fallait la différer. Le malade, au contraire, me pressait vivement, et cherchait à gagner par des présens ceux qui s'opposaient à son dessein ; il me promit même un cheval qui allait l'amble, dont la beauté n'était pas à dédaigner, en cas que je voulusse me rendre à ses désirs. »

« J'avoue que mes domestiques m'ont souvent fait rougir, ne connaissant pas la fureur satyriaque de ce musicien, et me demandant ce qu'il venait si souvent faire chez moi, lui qui non-seulement n'avait pas l'air malade, mais qui présentait tous les signes de la santé la plus robuste ; peu s'en fallut que je ne fisse couper son membre importun.

« M'occupant des moyens que l'on pouvait tenter pour la guérison de ce musicien, je me rappelais avoir entendu dire à Pavie, par l'illustre *Prévatius*, qu'il avait avec du nitre préparé guéri un homme qui souffrait des douleurs néphrétiques, occasionées par la présence d'un calcul. Le malade fut délivré de ses douleurs ; mais il devint par la suite inhabile aux plaisirs de l'amour. Je fis l'essai de ce moyen ; matin et soir je lui donnais du nitre dissous dans de l'eau de nymphea. L'usage de ce sel pendant environ huit jours le rafraîchit au point qu'il suffisait à peine au besoin de sa femme. » *Galien* rapporte l'histoire d'un homme et d'une femme accoutumés aux plaisirs de l'amour, et que la privation de ces jouissances accoutumées avait jetés dans un état très-fâcheux. Tous les deux furent guéris en renonçant à la continence qu'ils s'étaient imposée. Un étudiant en médecine m'a raconté que l'abstinence des plaisirs vénériens avait déterminé chez lui au bout de deux mois un gonflement douloureux des testicules, qui s'était dissipé par une éjaculation involontaire et très-abondante au deuxième jour.

La rétention du fluide dont le vagin est humecté pendant l'acte de la copulation peut causer de graves accidens. Une jeune per-

sonne, dit *Galien*, était tourmentée par des affections utérines ; elle évacua une semence épaisse et abondante. *Thadée Dunu* connaissait une femme qui, dans des accès de véritable épilepsie, rendait un liquide parfaitement semblable ; mais l'évacuation n'avait lieu qu'après que la malade avait été violement tourmentée par des convulsions.

Les symptômes sont quelquefois tels, l'affaiblissement si grand, qu'il n'est pas étonnant, dit *Aëtius*, qu'on ait vu des femmes mourir après quelques jours de ce tourment. L'observation prouve que quelques jours ont suffit pour faire perdre la vie à quelques-unes de celles qui en étaient attaquées. *Paul d'Égine* dit qu'une belle femme de Delphe mourut presque subitement dans un paroxysme semblable. A l'invasion, le pouls devint intermittent, la bouche fut couverte d'écume, symptômes qui, selon le même auteur, annonçaient un trépas très-prochain et l'inutilité des secours qu'on lui prodiguait à la hâte.

Swenck rapporte qu'une italienne qui dans un accès de folie était sortie nue de chez elle, étant entrée dans une maison où plusieurs hommes la firent servir à leur plaisir, retrouva la santé au milieu de leurs embrassemens. On peut voir dans *Galien*, *Stahl* et d'autres auteurs des exemples de mélancoliques, d'épileptiques de maniaques guéris par l'usage du mariage.

La résistance à satisfaire la nature produit quelquefois des engorgemens de sémences, la chlorose, les flueurs blanches, le dérangement des règles, le priapisme, des affections nerveuses de toutes espèces, l'érotomanie, la nymphomanie, le satyriasis, l'épilepsie, l'hystérie, la mélancolie, et par suite des obstructions, des quirrhes, le scorbut, l'hydropisie, etc. En supposant réels ces maux de la continence, combien ceux qui dépendent d'elle sont rares, si on les compare à ceux que causent les excès vénériens !

Il n'en est pas des maladies déterminées par la continence commes des autres, dont le plus souvent les causes sont peu connues. Celles-ci s'aggravent par la persistance d'action de leurs causes ; mais celles-là, dont le médecin connaîtra bien la cause, seront

d'une guérison facile. Une maladie dont la cause est bien connue n'est-elle pas à moitié guérie?

Je vais essayer de donner des préceptes dont la pratique pourra rendre la continence plus supportable.

Puisque l'homme doit avoir des passions, ne prétendons pas les détruire; elles sont souvent la marque d'une âme élevée; efforçons-nous seulement de les diriger vers un but ulile. L'enfant et le jeune homme sont sensibles aux blâmes et aux louanges. Eh bien! punissons-les de leurs actions déshonnêtes par notre improbation; faisons leur bien sentir le mépris attaché aux mœurs dissolues. Ils se mettent volontiers à la place des héros dont on leur raconte les belles actions, faisons-leur lire l'histoire des Grands-Hommes et des bienfaiteurs de l'humanité; on les enflammera du désir de la gloire, et l'on donnera le change à leurs passions, si déjà ils en ont de blâmables. Les passions peuvent entrer par tous les sens; écartons donc tout ce qui est capable de faire sur eux des impressions trop vives. Éloignons des yeux les tableaux représentant des figures avec des postures lascives, les danses indécentes, les personnes vêtues d'habits qui traduisent au dehors les parties du corps qui peuvent faire naître des désirs voluptueux. La lecture des romans n'est pas moins dangereuse. Rien n'est plus propre à amortir l'ardeur des désirs que les méditations, que l'application attentive de l'esprit. Les hommes de cabinet n'ont guère de propension à l'union des sexes; et l'on sait qu'ils contentent assez mal leurs femmes. M. *Gerdy* nous disait un jour, à son cours de physiologie, avoir entendu une dame qui avait eu deux savans pour époux, protester qu'elle n'épouserait plus un homme de cabinet, parce que, selon elle, cette classe d'hommes s'acquitte mal des devoirs conjugaux. Qui ne connaît l'indifférence de ce mathématicien qui ne tardait pas, lorsqu'il était entre les bras de son épouse, de s'occuper de la solution de quelques problêmes; ce dont s'apercevait son épouse au peu d'empressement qu'il mettait à consommer l'acte qu'il avait si bien commencé. On recommandera des exercices qui remuent fortement le système mus-

culaire : parmi eux, la chasse mérite une place. «On a fait Diane ennemie de l'Amour, dit Rousseau ; l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'Amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendre.» Que les enfans n'entendent rien qui puissent leur donner idée de la copulation, qui est encore un mystère pour eux. Qu'on les surveille dès qu'ils deviennent suspects. Ils prennent quelquefois des privautés entr'eux ; les plus habiles instruisent les autres, et les libertés les conduisent bientôt au vice. A ces préceptes on joindra, pour les personnes trop fortement dominées par leur penchant, le régime pythagoricien, les préparations de nitre, de nymphea, de camphre, et tout ce qui est propre à diminuer l'orgasme des parties génitales.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio celeris, experimentum periculosum, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

III.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Ibid.*, *aph.* 3.

IV.

Ad extremos morbos extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

V.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

VI.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

VII.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.